



Études finno-ougriennes

49-50 | 2018
Travaux de terrain & varia

Notes de terrain et histoire cachée

Fieldwork Notes and Hidden History

Välitöö märkmed ja peidetud ajalugu

Aimar Ventsel

Traducteur : Eva Toulouze



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/efo/11166>

DOI : 10.4000/efo.11166

ISSN : 2275-1947

Éditeur

INALCO

Référence électronique

Aimar Ventsel, « Notes de terrain et histoire cachée », *Études finno-ougriennes* [En ligne], 49-50 | 2018, mis en ligne le 29 janvier 2019, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/efo/11166> ; DOI : 10.4000/efo.11166

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Études finno-ougriennes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Notes de terrain et histoire cachée

Fieldwork Notes and Hidden History

Välitöö märkmed ja peidetud ajalugu

Aimar Ventsel

Traduction : Eva Toulouze

« Dans les réserves autochtones, les anthropologues sont facilement identifiables. Allez au milieu de n'importe quelle foule. Prenez un grand Blanc décharné, en bermuda, portant un blouson d'aviateur de l'armée de l'air américaine pendant la 2^e guerre mondiale, un chapeau brousse australien, des tennis et sur le dos un grand sac à dos mal attaché. Invariablement, il aura une femme maigre et sexy avec des cheveux filandreux, un QI de 191 et un lexique où même les prépositions font onze syllabes.

En général il aura une caméra, un magnétophone, un télescope, un hula-hoop et une veste de sauvetage, le tout suspendu à sa silhouette dégingandée. Il porte rarement de stylo, crayon, stylet, burin, bâton ou tout autre instrument pour noter ses observations.

Cette créature, c'est un anthropologue.
[...]

Vous pouvez vous demander pourquoi l'anthropologue ne porte jamais sur lui d'instrument pour écrire. Il ne prend jamais de notes parce qu'IL SAIT DÉJÀ ce qu'il va trouver. Il n'a rien besoin de noter, si ce ne sont ses dépenses quotidiennes pour l'audit, car l'anthropologue

trouve sa réponse dans le livre qu'il a lu l'hiver précédent. Non, il ne se trouve dans la réserve que pour VÉRIFIER ce qu'il avait toujours soupçonné, que les Indiens sont un peuple très pittoresque qui mérite d'être observé »
(Deloria, 1989, p. 79-80).

- 1 Ces lignes ont été écrites en 1969 par Vine Deloria Jr., un juriste, militant et professeur de sciences politiques amérindien. Nous étions dans les années 1960 ; c'était la période où le mouvement des droits civils avait submergé les réserves amérindiennes. Cela avait conduit à l'émergence d'un mouvement pour les droits autochtones, qui était dirigé par quelques intellectuels autochtones avec une formation universitaire. Vine Deloria, Jr. était très critique, envers les anthropologues pour ne pas dire hostile. Sans doute non sans raisons. En effet, il accusait les anthropologues d'exploiter les amérindiens et leurs connaissances pour construire leur propre carrière universitaire. Deloria écartait la recherche anthropologique et ses publications comme étant une connaissance inutile qui n'apportait rien à la population autochtone. Sa déception avait aussi un fondement très concret : c'est qu'à son avis, les anthropologues n'avaient fait preuve d'aucun soutien à l'égard des mouvements des droits autochtones.
- 2 Ce qui est frappant ici, c'est à quel point l'essence de la recherche et de la connaissance anthropologique est réduite au simple carnet de notes. Il semblerait que c'est là ce qui définit l'essence de la discipline, et l'absence de cette dimension démontre l'absolue inutilité de l'anthropologie et des anthropologues.
- 3 Effectivement, les notes de terrain sont très importantes. Je voudrais citer mon ancienne responsable au musée Littéraire Estonien, Mare Kõiva, qui m'a dit, lors d'une de nos interminables discussions :
« Quand tu partiras sur le terrain, ce que tu as de plus précieux, c'est tout l'équipement que tu traînes avec toi. À ton retour du terrain, le plus précieux pour toi sera ton vieux journal tout élimé avec tes notes de terrain. »
- 4 Et elle avait raison. Ce journal élimé avec son contenu partant dans tous les sens est l'objet sur lequel je veille avec le plus d'attention quand je fais mes bagages pour rentrer à la maison après mon terrain. Je le garde toujours avec moi. Sur le chemin du retour, j'ai l'habitude de lire mes notes de terrain dans les autocars, dans les trains, dans les avions. J'y ajoute de courts commentaires ou bien je souligne des noms ou des citations.
- 5 Je dois le reconnaître, mes journaux de terrains sont d'une confusion totale, ils ne sont compréhensibles que par moi. Non seulement mon écriture est illisible pour tout autre que moi, et de plus mes notes sont écrites avec n'importe quel instrument qui me tombe sous la main. De plus, j'ai découvert récemment en parcourant mes notes d'une année, pendant la préparation de mon doctorat, qu'elles étaient au moins en cinq langues : estonien, anglais, allemand, saha et russe. Cela montre qu'une grande partie de ma documentation était collectée spontanément. Je devais la noter rapidement, sur place, que ce soit une courte discussion avec un chauffeur de taxi ou le résumé de la journée précédente. Relire mes notes était un acte de voyage dans le temps. Non seulement je me rappelais les situations, je les rejouais dans ma tête. De nouveau j'étais en plein dans l'événement. Je sentais l'odeur âpre des fourrures tout juste tannées sur ma couche, le vent glacé de la toundra alors que je chevauchais mes rennes pendant la migration hebdomadaire, j'avais sur la langue le goût du thé noir bien fort et du caviar de saumon. Je revoyais tous les gens avec qui j'avais vécu, leur routine journalière et la manière dont

notre relation avait évolué au fil des mois. Je me rappelais également que la plus grande partie de mon terrain s'était écoulée à ne rien faire (Corrigan, 1986), les journées se répétaient à l'identique – boire du thé le matin, attraper les rennes, les atteler, couper du bois, attendre un autre thé, lire un livre couché sur mon sac de couchage, passer du temps avec les éleveurs de rennes assis sur une bûche et fumant. Il ne se passait rien de nouveau, j'avais collecté très peu de faits nouveaux, et il y avait encore moins de choses à consigner sur les pages de mon journal. Du moins est-ce ce que j'avais pensé sur le moment. Afin de justifier cette évidente absence de progrès, j'ai décidé que chaque jour j'allais écrire au moins une phrase dans mon journal pour que la journée soit comptée comme réussie du point de vue de la recherche.

- 6 Mes notes de terrain ne sont pas des rapports soigneusement écrits, où tout est analysé dans le détail. C'est là une grande différence avec les journaux de terrain de certains de mes collègues d'hier et d'aujourd'hui, qui parviennent à produire des textes structurés et cohérents. Je l'ai déjà dit, mes notes de terrain sont une confusion totale. Ce sont des textes plus ou moins longs, mélangés à des numéros de téléphone, des croquis de détails de tel ou tel élément d'un attelage ou de pièges pour renard arctique. Les pages sont ornées de taches d'huile, de gras ou de saletés, les mots sont abrégés d'une manière que je suis seul à pouvoir comprendre (et si je n'y arrive pas, je dois me répéter la situation de manière à déchiffrer ce que je voulais dire, parce que c'était apparemment important), la langue change à l'intérieur même d'une phrase – qui a pu commencer en anglais, se poursuivre en saha et finir en estonien. Ainsi, les journaux restent un rapport de mon terrain en ordre chronologique, ce qui aide à reconstituer l'ordre prioritaires des événements. Le problème tenait (et tient toujours) à ce que les événements se produisent de manière inattendue, de sorte que je ne pouvais pas toujours prendre mon stylo et tout consigner. Il est impossible de documenter une discussion spontanée alors qu'on est à dos de renne dans une toundra balayée par le vent, alors que votre dictaphone est au fond du sac à dos sur les traîneaux et que votre attention est concentrée à ne pas perdre l'équilibre, à ne pas tomber de la selle sur le renne. Ou bien quand on va rendre visite à quelqu'un au milieu de la nuit et qu'en ouvrant la porte on voit une bagarre générale dans le salon. Quand des hommes adultes, agressifs, sont en train de se balancer leur poing à la figure, on ne va pas s'asseoir dans un coin pour décrire la situation. Et bien sûr, il y a eu les moments où j'étais trop épuisé pour remplir mes obligations et écrire tous les jours, régulièrement, mon journal. Alors qu'on doit conduire une motoneige pendant huit heures dans la nuit polaire au milieu d'une tempête de neige, on a tout juste l'énergie de vider son bol de thé avant de s'affaler sur les peaux de renne pour s'endormir aussitôt. Dans ce type de situations, je me suis contenté de noter quelques mots-clés que je pensais devoir retenir dans le journal et j'ai écrit davantage dans les premières heures du lendemain. Avec l'évolution du terrain, mon cerveau devenait un enregistreur et je pouvais regarder ces mots-clés et reconstituer les moments centraux d'une discussion ou d'un événement, afin de les documenter dans le journal.
- 7 En reprenant mes notes de terrain, je constate que j'ai changé mon style avec le temps. Mes premières notes sont très courtes :
- « J'ai rencontré Andrei, le brigadier, et il m'a conduit auprès du troupeau où nous avons passé trois heures à discuter et à regarder les animaux. »
- 8 Et au milieu de l'année, j'ai découvert que cela ne suffisait pas. Parfois les choses arrivaient très vite et j'avais du mal à me souvenir de ce dont on avait discuté, de l'intérêt de nos échanges, de ce qu'on m'avait appris, de la manière dont m'était apparue cette

partie de toundra. J'ai donc commencé à appliquer une technique de description plus détaillée. J'ai noté mes émotions et mes pensées, si j'étais confortable dans telle ou telle situation, les voix et les mimiques utilisées de part et d'autre. J'ai commencé aussi à décrire les objets matériels comme le faisaient les classiques de l'ethnographie soviétique – en notant la taille, la couleur, la forme des haches, des fusils, des traîneaux, des habitations, des routes ou des bâtiments. Avec le temps, j'ai développé la pratique d'avoir une « journée de réflexion » les jours où il ne se passait rien qui mérite que je le note. Ces jours-là, j'ai passé environ une heure avec mon journal à noter mes pensées, mes interprétations d'événements, mes analyses du langage corporel et ainsi de suite. Mes journaux sont devenus plus analytiques et plus personnels. Cette écriture était indispensable pour organiser mes pensées, mes émotions, et pour tout situer dans un cadre logique. Avec le temps, j'ai appris à utiliser ces moments pour développer les concepts que j'allais utiliser dans mes futures publications. Ainsi, mes journaux sont devenus comme les enregistrements d'un musicien, où on sauvegarde les répétitions de différentes mélodies et on expérimente à la guitare, pour pouvoir ensuite les laisser de côté, quitte à revenir à ces mélodies des années plus tard⁹. D'autre part cette pratique d'écriture était et est toujours importante pour analyser les détails tant qu'ils sont en mémoire. J'ai noté que ma tête fonctionnait comme un enregistreur, mais j'ai remarqué aussi qu'une fois le terrain terminé, l'adrénaline retombée, les informations, comme le fait la machine quand le disque dur est plein – ont été effacées. Or je ne sais jamais quand je pourrai avoir besoin de ces bouts de connaissance et il est donc important de les sauvegarder. Je l'ai appris quand j'ai essayé de me remémorer des événements survenus quelques années plus tôt qui étaient documentés jusque par quelques petites phrases telles que celle que j'ai citées plus haut.

- 9 En 2000-2003, j'étais doctorant dans le tout nouvel institut Max Planck d'anthropologie sociale. Pendant la première année, l'institut était en évolution permanente, en quête de moyens de plus en plus efficaces pour faire de la recherche scientifique et expérimentant différents types d'organisation. En 2003, les directeurs de l'institut ont décidé que dans la mesure où ils finançaient notre recherche, ils devaient avoir aussi une copie de nos matériaux de terrain. Ils ont proposé concrètement que nos journaux de terrain soient scannés et gardés sous forme électronique. Je me souviens des protestations que cela a soulevé parmi mes collègues, surtout les Américains. Pour eux leurs journaux de terrain étaient des informations ultrasecrètes qui pouvaient être utilisées pour... Je n'ai jamais compris leur hystérie. Pour ma part, je n'ai pas perdu mon calme, car je savais que personne ne serait en mesure d'utiliser mes notes si je n'intervenais pas pour aider à décoder le texte. Ainsi, sans la moindre hésitation, j'ai laissé l'équipe technique réaliser l'ennuyeuse corvée de scanner mes notes. Par la suite, je l'avoue, j'ai profité de leur travail, car j'ai été autorisé à garder un PDF, ce qui me permet de vérifier mes notes sans avoir à traîner avec moi les copies physiques de mes journaux de terrain.
- 10 Mon expérience de partage des journaux de terrain est fort limitée. Je n'ai pas en tête d'autres journaux de terrain publiés autres que les fameux journaux de Malinowski (1989). J'ai été surtout frappé par la préface de Raymond Firth, où il essaye de s'excuser au nom du père de l'anthropologie britannique de ses préjugés à l'égard des autochtones des îles Trobriand. Frazer disait qu'avant de jeter la pierre, on avait intérêt à se regarder dans une glace et à se dire que nous non plus, nous ne sommes pas toujours maîtres de nos jugements affectifs. Le scandale autour de la publication des matériaux de terrain de

Malinowski montre bien que les notes de terrains sans censure ou sans relecture ne sont pas destinées à l'usage du grand public.

- 11 Il y a quelques années, j'étais engagé dans un projet de recherche financé par le Conseil britannique pour la recherche en Arts et en sciences humaines sis à l'université de Warwick. Nous étudions le punk dans les pays postsocialistes, et nous étions tous des chercheurs « punk » (Furness, 2012), car nous avons tous été à différentes périodes de nos vies engagés dans cette subculture. Nous éprouvions une fraternité aussi bien au sein qu'en dehors de nos discussions universitaires, nous parlions musique et nous en échangeons abondamment. Depuis la toute première rencontre nous nous sommes sentis liés. Le revers de la médaille était que d'après les règles du projet, nous devions échanger nos journaux de terrain. Ceci m'a mis dans une situation inconfortable. Tout d'abord, j'ai dû réécrire mes notes sur un ordinateur et ceci exclusivement en anglais, pour les rendre accessibles à mes collègues anglais, norvégiens, croates et russes. Cela m'a mis dans une situation vraiment embarrassante. Ma documentation était en rapport avec des endroits et des situations précises. Je tenais mon journal surtout dans mon bureau. Dans quelques cas, j'ai dû apporter mon portable dans un café, ce qui demandait une planification. C'est que je ne traîne pas tout le temps un portable sur moi, car un ordinateur est plus lourd et plus fragile qu'un carnet de terrain. Le fait d'avoir fixé la langue, l'endroit et la méthode de documentation a tué en moi la spontanéité qui à mon sens va de pair avec l'écriture de mon journal. Je ne pouvais pas me contenter d'écrire ce que j'avais en tête, il fallait que je veille à formuler mes pensées en bon anglais, pour que les autres me comprennent. Pour être honnête, ceci a rendu tout ce processus extrêmement ennuyeux pour moi. Je pense que le texte que j'ai produit a été bien trop sec et extrêmement *sachlich*. Je n'y ai pas pris le moindre plaisir !
- 12 Les journaux étaient téléchargés dans un répertoire protégé par un mot de passe sur le site du projet, qui faisait partie du site internet officiel de l'université hôte. J'ai lu les journaux de mes collègues et je les ai beaucoup appréciés. J'ai beaucoup appris sur les punks à St. Pétersbourg, Vorkuta, Krasnodar et Pula. J'ai aussi appris à connaître mes collègues, à comprendre ce qui était important pour eux, et ce qui méritait documentation. Cela me convenait. Ce qui me convenait moins, c'est quand je devais fournir des copies anonymes de notes de terrain accessibles à un large public. Comme je l'ai dit ci-dessus, mes notes de terrain deviennent personnelles et je n'étais pas prêt à les livrer à des personnes que je ne connaissais pas. Pour la version anonymée, j'ai lourdement révisé mes notes. J'ai effacé des passages que je considérais comme privés ou dont j'ai pensé qu'ils pourraient être mal compris. Ainsi j'ai effacé par exemple dans mes notes de recherche sur les punks de nombreux épisodes en rapport avec l'alcool ou la violence.
- 13 Quand je regarde aujourd'hui le processus de relecture de mes journaux, je dirais que ce processus ressemblait beaucoup à la matière dont j'ai utilisé mes notes de terrain dans mes publications universitaires. J'ai choisi ce qui entrait dans « l'étroit blouson d'un cadre analytique » (Crandall, 2008, p. 41). En écrivant un article je commence par développer un concept, puis j'examine les faits qui éclairent ce que je veux dire. Ce faisant, je suis souvent confronté au dilemme de la manière dont je représente mes informateurs et leur vie. D'une part le but de la citation des matériaux de terrain est de créer pour le lecteur un « contexte local » (Okely, 2012, p. 61). D'autre part, je ne suis pas indifférent à l'image que je fais ressortir. Quand on a fait du terrain dans une région pendant des années, on a construit un rapport très personnel avec les personnes et la culture dont elles sont

porteuses. Si « l'acte d'écrire des notes est un procédé mnémotechnique qui provoque un acte de remémoration » (Okely, 2012, p. 55), la publication des notes de terrain permet de donner du sens à la « contradiction ou au puzzle culturel » (Crandall, 2008, p. 47) et le chercheur est tenu de le rendre public de manière simplifiée. L'une des phrases préférées des anthropologues est « Comme c'est complexe ! », « comme c'est compliqué ! ». Le chercheur s'empare d'un ou de plusieurs aspects de cette complexité et les discute dans une publication universitaire. Ici, le matériau de terrain est traité comme un fait qui cimentent l'argument de la publication. Du coup, la simplification est inévitable. Il n'y a pas grande différence pour moi si je cite une seule phrase ou si je reprends une longue description de tel ou tel événement. Quelle que soit la manière dont j'utilise mon matériau, le but est le même, renforcer mon argument.

- 14 Il reste pourtant une différence importante pour moi en tant qu'écrivain, à savoir la responsabilité pour la manière dont je présente « mes » gens. En théorie, un chercheur se doit d'être neutre et de proposer une analyse objective. Dans la pratique, ce présupposé ne fonctionne pas. En choisissant ou en ignorant tel ou tel matériau de terrain, la personne qui écrit est engagée dans un processus d'autocensure. Par exemple quand j'ai écrit ma thèse et que je l'ai convertie en livre (Ventsel, 2005), j'ai noté que j'ai évité de trop mettre l'accent sur la lourde consommation d'alcool qui fait partie de la vie quotidienne dans les communautés de la toundra arctique. Je ne produisais pas seulement un texte universitaire mais je donnais aussi une représentation de personnes très concrètes avec lesquelles j'ai vécu pendant un an. Pour moi, l'éleveur de rennes A était une personne très concrète – Andrei, l'un des brigadiers de la 3^{ème} brigade d'éleveurs de rennes. Sa femme venait de la région voisine et parlait un dialecte du dolgane très différent. Andrei avait deux fils, je dormais en général dans le lit où dormait habituellement son aîné. Andrei était un homme timide, tranquille, mais il aimait sa vodka. Un jour, pendant la grande fête du jour de l'éleveur de rennes dans le village de Saaskylah, il est venu me voir et m'a dit : « quand tu prends des photos, ne photographie pas des personnes soûles ! » Quand j'ai écrit sur l'éleveur de rennes A, j'ai reconstruit tous ces moments que j'ai passés avec Andrei. Dépersonnaliser les informateurs peut conduire à des généralisations massives et à la privation de l'agentivité des informateurs, comme le propose à juste titre Buckler (2007). Par ailleurs, mes journaux de terrain sont des endroits où les personnalités des personnes rencontrées sont documentées dans leur complexité et leurs controverses. Ils restent en ma compagnie dans des notes de terrain illisibles, détaillées, parfois frénétiques. En ouvrant mon journal, je rétablis le contact avec ces gens, même s'ils sont à des milliers de kilomètres de distance. Mon malaise à devoir rendre publics mes journaux de terrain pour les sociologues de l'université de Warwick m'a démontré que mon rapport à mon terrain n'est pas neutre que je ne suis pas disposé à échanger tout avec des inconnus. C'est pourquoi je partage entièrement l'opinion de Judith Okely, qui distingue noter consciemment (*knowingly writing down*) et écrire (*writing up*). Les notes de terrain sont « notées », il s'agit d'une riche description, d'une description « épaisse » qui sert à maintenir ou rétablir un « contexte local personnel ». Utiliser les notes de terrain comme des citations dans une publication universitaire, c'est écrire, dans une situation où non seulement la présentation d'une personnalité complète n'est pas nécessaire, mais elle n'est pas non plus mon objectif.
- 15 Vine Deloria Jr. avait raison : les journaux de terrain définissent ce que font les anthropologues. Le paradoxe est que les journaux de terrain définissent les

anthropologues, mais pas la discipline. L'anthropologie, c'est comment les notes de terrain sont utilisées. La plus grande partie du texte produit pendant le terrain reste cachée aux yeux des tiers et elle est indispensable pour construire une perspective plus large telle que celle que nous présentons dans nos publications universitaires. Pour ma part, je crois qu'environ 80% des données que j'ai collectées resteront inédites, mais j'en ai besoin pour donner du sens aux 20% que je livre au large public.

BIBLIOGRAPHIE

BUCKLER Sarah, 2007, *Fire in the Dark. Telling Gypsiness in North East England*, Berghahn Books, New York, 234 p.

CORRIGAN Paul, 1976, "Doing Nothing", in HALL Stuart & JEFFERSON Tony (eds.), *Resistance through rituals: youth subcultures in post-war Britain*, Hutchinson, London, pp. 84-87.

CRANDALL David, 2008, "The Transformation of Indigenous Knowledge into Anthropological Knowledge: Whose Knowledge Is It?", in HALSTEAD Narmala, HIRSCH Eric & OKELY Judith (eds.), *Knowing How To Know. Fieldwork And The Ethnographic Present*, Berghahn Books, New York & Oxford, pp. 38-54.

DELORIA Vine Jr., 1969, "Anthropologists and Other Friends", in *Custer Died for Your Sins. An Indian Manifesto*, Macmillan, New York, pp. 78-100.

FURNESS Zack (dir.), 2012, *Punkademics: The Basement Show in the Ivory Tower*, Minor Compositions, Wivenhoe, Brooklyn & Port Watson, 230 p.

MALINOWSKI Bronislaw, 1989, *A Diary in the Strict Sense of the Term*, Stanford University Press, Stanford, 315 p.

OKELY Judith, 2008, "Knowing without Notes", in HALSTEAD Narmala, HIRSCH Eric & OKELY Judith (eds.), *Knowing How To Know. Fieldwork And The Ethnographic Present*, Berghahn Books, New York & Oxford, pp. 55-74.

VENTSEL Aimar, 2005, *Reindeer, Rodina and Reciprocity: Kinship and Property Relations in a Siberian Village*, LIT-Verlag (coll. *Halle Studies in the Anthropology of Eurasia*), Münster, 350 p.

NOTES

1. Cf. L'interview du guitariste de U2 dans le documentaire "It might get loud" : <https://www.youtube.com/watch?v=CT2MuizGQ5I>

RÉSUMÉS

Dans cette étude, je me livre à une analyse critique de l'utilisation des journaux de terrain et de leur rôle dans ma vie. J'ai rétrospectivement découvert que mes notes dans les journaux de terrain reflètent la spontanéité et la proximité de mes relations avec mes informateurs. Je rends compte ici de plusieurs cas, où j'ai compris que ces journaux ont pour moi un sens personnel. Quand j'utilise mes notes de terrain dans mes publications universitaires, je procède à une autocensure et je garde une partie de mes matériaux pour moi.

Je partage la position de Judith Okley, qui fait la différence entre une « documentation consciente » et la « mise par écrit ». Dans le premier cas il est question de remplir un journal de terrain, c'est une « description plurielle », qui a comme objectif de préserver ou de susciter chez l'auteur « le contexte local ». Dans les publications universitaires nous procédons à une « mise par écrit » où nous ne transmettons pas la vision totale de la situation.

Paradoxalement, les journaux de terrain disent quelque chose sur l'anthropologue, pas sur le fond de sa discipline. Une grande partie des textes de terrain reste dissimulée aux yeux des autres, c'est l'anthropologue qui en a besoin pour se fabriquer une vision d'ensemble en vue de ses travaux scientifiques. Je suis personnellement convaincu que 80 % des textes de terrain ne seront pas publiés, mais ils sont indispensables pour utiliser les 20 % restants.

In this essay I look self-reflexively at my use of fieldwork diaries. In retrospective I discovered that taking notes is a spontaneous process and that fieldwork diaries symbolize for me an intimate relationship with my informants. I describe various situations where I understood that personal nature of diaries. Sharing my field notes in academic publications I consciously self-censor the information to keep certain material hidden.

I fully agree with Judith Okely, who distinguishes the two processes – 'knowingly writing down' and 'writing up'. Field notes are written down, this is a rich 'thick description' that serves the purpose of maintaining or re-establishing a personal 'local context'. Using field notes as quotes in an academic publication is writing up, where the depiction of a full personality is not needed.

The paradox is that field diaries define the anthropologists but not the discipline. Anthropology is how field notes are used. Most of the text produced during the field work remains knowingly hidden for other people, and is needed to construct the larger picture we will discuss in our academic publications. I personally believe that approximately 80 % of data I have collected remains unpublished, but I need it to make sense of the 20 % I deliver for a wider public.

Antud essees analüüsin ma enesekriitiliselt välitööde päevikute kasutamist ja nende rolli mu elus. Retrospektiivselt olen ma avastanud, et välitööpäevikute sissekanded peegeldavad välitöö spontaansust ja minu lähedast suhet informantidega. Antud essees kirjeldan ma mitmeid juhtumeid, kus ma sain aru et päevikutel on isiklik tähendus minu jaoks. Kui ma kasutan välitööde märkmEid akadeemilistes publikatsioonides, ma teadlikult tegelen enesetsenseerimisega ja hoian osa materjali enda teada.

Ma olen täielikult nõus Judith Okleyga, kes teeb vahet "teadvustatud dokumenteerimisel" ja "kirjapanemisel". Esimene on tegevus välitööpäeviku täitmisel, see ongi "mitmekülgne kirjeldamine", mille eesmärk on säilitada või tekitada dokumenteerija jaoks "kohalikku koonteksti". Akadeemilistes publikatsioonides kasutame me "kirjapanemist", kus me ei anna

edasi situatsiooni täielikku pilti.

Omaette paradoks on see, et välitööde päevikud annavad edasi antropoloogi aga mitte distsipliini olemust. Suur osa välitööde päevikute tekstist jääbki teiste inimeste jaoks peitu, seda on aga vaja antropoloogile et luua suuremat ja üldistatud pilti akadeemilise publikatsiooni jaoks. Ma isiklikult usun, et 80% päevikute tekstidest jääbki publitseerimata, kuid seda on vaja et kasutada akadeemilistes publikatsioonides ülejäänud 20%-i.

INDEX

glossaire Anthropologie, journaux de terrain, partage des données de terrain, publications universitaires, relations avec les informateurs, thick description, XXIe siècle début, allemand, anglais, estonien, russe, saha, Anglais, Américains, Amérindiens, Croates, Dolganes, Norvégiens, Russes, îles Trobriand, Krasnodar, Pula, Saaskylah, St. Pétersbourg, Vorkuta, Warwick

motscléset Antropoloogia, akadeemiliste publikatsioonide kirjutamine, side informantidega, thick description, välitöö andmete jagamine teistega, välitööde päevikud.

Personnes citées : Deloria Vine Jr. (1933-2005), Firth Raymond (1901-2002), Frazer James (1854-1941), Kõiva Mare (1954-), Malinowski Bronislaw (1884-1942), Okely Judith (1941-)

Keywords : Anthropology, academic writing, fieldwork diary, relations with informants, sharing fieldwork data, thick description.

Mots-clés : Anthropologie, journaux de terrain, partage des données de terrain, publications universitaires, relations avec les informateurs, thick description, XXIe siècle début, allemand, anglais, estonien, russe, saha, Anglais, Américains, Amérindiens, Croates, Dolganes, Norvégiens, Russes, îles Trobriand, Krasnodar, Pula, Saaskylah, St. Pétersbourg, Vorkuta, Warwick